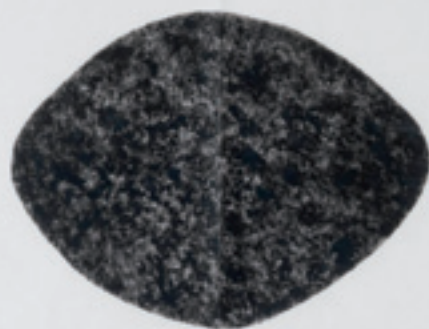


La Leçon de VINCENT



« Tout mon rapport aux cultures désertiques et funéraires. Frugalité, offrandes. Notion de nourriture rituelle, des nourritures princières, mais pas si éloignées de la nourriture du peuple (le pain). »

Vincent Barré



DU PAIN Barré

PAR CYRIL NEYRAT



Vue de l'exposition

Reposer, regarder, Sculptures et dessins de Vincent Barré.

Du 18 juin au 4 septembre 2011

Musée d'Art moderne André Malraux (MuMa), Le Havre.





Au premier plan d'un des tableaux de Stoskopff, au bord de la table, est posée une boule de pain. Elle ressemble à celle que Caravage a isolée, au premier plan, sur la table du *Repas chez Emmaüs* – contrepoint silencieux et recueilli au geste ample et éloquent du pèlerin reconnaissant le Christ ressuscité. À son tour, Vincent Barré a isolé ce détail du tableau pour en faire une image de référence.

En quoi le pain peut-il fasciner le sculpteur ? D'abord par sa puissance symbolique. Évoquant le religieux, le sacramentel, relevant du quotidien, du nécessaire, de l'hospitalité ou de la survie, le pain condense avec une évidente simplicité les polarités de l'art de Vincent Barré : sacré et profane, immémorial et quotidien, voyageur et sédentaire.

La série *Cinq pains* (cinq sérigraphies) est née de la rencontre d'un court récit de Varlam Chalamov (« Le pain d'autrui », dans *Récits de la Kolyma*) et des cinq variétés de pains rituels du mastaba d'Akhétetep. La pensée associe un témoignage de survie à l'expérience concentrationnaire et un rituel de passage de la vie sur terre à une seconde vie, dans la mort. Vincent écrit, en marge d'une exposition de cette série : « En représentant ces volumes pleins et gonflés, je me remémore ce qui me conduit à la sculpture – un désir de m'en tenir au plus vital, à l'essentiel, et de me rapprocher d'une certaine géométrie jusque dans ses résonances minimales. Une forme de nudité qui me rapproche aussi des natures mortes du XVII^e siècle, avec ses objets et nourritures du quotidien, signes visibles du spirituel. Je dis enfin ma filiation avec les formes souples et contenues de Jean Arp qui me nourrissent encore – une boule de pain... » →

À gauche en haut : Sébastien Stoskopff. *Nature morte, fruit, fromage et pain.*

Vers 1640, huile sur toile, 28 x 31 cm.

Musée d'Art moderne André Malraux (MuMa), Le Havre.

À gauche en bas : Vincent Barré. *Quatre anneaux.*

2009, quatre anneaux emboîtables de fonte de fer (fonderie d'Auxerre), de 144 x 106 x 80 cm à 127 x 92 x 80 cm.

Prêt de l'artiste, courtesy galerie Bernard Jordan.

À droite : Vincent Barré. *Colonnes jumelles.*

Juillet 2007 - février 2008, 2 colonnes de 4 tambours emboîtables en fonte de fer (fonderie d'Auxerre), 240 x 68 x 50 cm et 240 x 64 x 45 cm.

Prêt de l'artiste, courtesy galerie Bernard Jordan.







Le pain séduit aussi le sculpteur par des qualités plus physiques, sensuelles. Comme pour beaucoup de choses du monde muet, il faut se tourner vers Francis Ponge pour entendre la leçon du pain : « La surface du pain est merveilleuse d'abord à cause de cette impression quasi panoramique qu'elle donne : comme si l'on avait à sa disposition sous la main les Alpes, le Taurus ou la cordillère des Andes. Ainsi donc une masse amorphe en train d'éructer fut glissée pour nous dans le four stellaire, où durcissant elle s'est façonnée en allées, crêtes, ondulations, crevasses... Et tous ces plans dès lors si nettement articulés, ces dalles minces où la lumière avec application couche ses feux – sans un regard pour la mollesse ignoble sous-jacente. Ce lâche et froid sous-sol que l'on nomme la mie a son tissu pareil à celui des éponges : feuilles ou fleurs y sont comme des sœurs siamoises soudées par tous les coudes à la fois. Lorsque le pain rassit ces fleurs fanent et se rétrécissent : elles se détachent alors les unes des autres, et la masse en devient friable... Mais brisons-

la : car le pain doit être dans notre bouche moins objet de respect que de consommation. » Ainsi, le plus rudimentaire objet de consommation réserve-t-il au poète d'infinies rêveries, métamorphoses et changements d'échelle.

Au sculpteur il offre, avec le tronc d'arbre, la plus élémentaire matière à méditation des rapports de la surface et de l'épaisseur – peau, écorce, pellicule apparente contre chair, entrailles, profondeurs cachées. C'est en travaillant à des formes couchées, après avoir renoncé aux totems, que Vincent Barré découvre l'érotisme du creux, du renflement, toute une organicité charnelle du volume. D'où l'attrait de la fonte, le passage à la cuisson, qui inaugure la pleine maturité de son art, caractérisée par une sensualité nouvelle, jouant à égalité des effets de volume et de surface. Les formes fondues ne représentent aucune partie du corps humain, elles sont comme l'empreinte positive de son travail, des forces qui l'animent et le déforment. Volumes : poussées de



l'intérieur, renflements, torsions organiques, déformations de la jouissance ou de la souffrance d'être. Surfaces : la sculpture se découvre une peau, pellicule doublement sensible ; au travail de la découpe du polystyrène, qui laisse son empreinte sur le matériau fondu, au travail du temps – corrosions, effets des intempéries qui affectent les formes immuables d'un lent et infini changement d'aspect. Double temporalité de la sculpture : à la fois hors du temps et dans le temps, soustraite au passage et patiente des transformations silencieuses de la vie.

Découvrir la fonte, c'est aussi passer d'un héroïsme à l'autre : du génie de l'artiste créateur de formes uniques à l'*hubris* moderne de la production sérielle. Les formes simples sont découpées dans le polystyrène pour être fondues dans le fer ou l'aluminium ; formes gigognes, elles deviennent les pièces d'un jeu en série, passibles de multiples combinaisons. On pense aux phrases de Philippe Sollers accompagnant le montage sériel de Jean-Daniel Pollet, pour

Méditerranée : « On est dans ce travail millénaire, incessant. L'une après l'autre, les pièces du jeu sont reprises. Elles seront relancées. Autres et les mêmes, de la même façon et différemment. »

Archaïque et moderne, tendue entre le souvenir des premières colonnes grecques ou sumériennes et l'abandon à la sérialité industrielle de la modernité, la sculpture de Vincent Barré se révèle elle-même anachronique : monter les temps, recoudre l'immémorial et le présent.

À gauche : Vue de l'exposition
Reposer, regarder, Sculptures et dessins de Vincent Barré.
 Du 18 juin au 4 septembre 2011
 Musée d'Art moderne André Malraux (MuMa), Le Havre.

À droite : Vue des carnets de croquis de Vincent Barré.
 Prêt de l'artiste, courtesy galerie Bernard Jordan.

2011 – Il y a tout juste 30 ans, se mettait en œuvre ma décision de quitter l'exercice de l'architecture avec Patrick Berge pour être « artiste », mot bien incertain lorsque l'on s'y engage, pour devenir le sculpteur que – rétrospectivement – je suis devenu. Près de 30 années de ce cheminement passant des grands objets assemblés en bois et métal, aux formes d'acier découpé souvent en rapport avec des lieux construits ou des paysages, pour, depuis une douzaine d'années, parvenir à cet ensemble de formes pleines, denses, fermées auxquelles m'a conduit l'usage du bronze, puis de la fonte et de l'aluminium.

Comme un signe, cette année se marque de deux importantes expositions montrant de quelles solides amitiés les œuvres se sont nourries, de quel retour à l'architecture aussi : au Musée des Beaux-Arts de Rouen, invité par Laurent Salomé pour l'exposition *NOVS* avec Sylvain Dubuisson, l'architecte, le designer, l'artiste connu dès les premières années de formation, puis *Re-posser/re-garder* au musée André Malraux du Havre. Par ailleurs, les œuvres acquises par des collections publiques suscitent des accrochages – au musée Réattu à Arles, au musée Eugène Leroy à Tourcoing, au Musée des Beaux-Arts de Louviers avec le Frac Haute-Normandie, et dernièrement au musée Matisse du Cateau-Cambrésis avec l'entrée de la sculpture d'acier *Perséphone* dans la collection.

Le Havre représente donc une étape majeure. Un musée emblématique – première maison de la culture inaugurée en 1961 par André Malraux et qui fête son cinquantenaire –, un bâtiment de fer et de verre, qui tranche sur l'urbanisme d'esprit « classique » du chef-d'œuvre de la reconstruction en béton par Auguste Perret et son école. Une architecture moderniste comme un grand atelier, ouvert en éperon vers la mer à l'entrée du port, et sur les immeubles Perret avoisinants. Un bâtiment construit sous un shed de brise-vent et brise-soleil, doté d'une grande nef bordée de galeries basses destinées à l'importante collection de peinture impressionniste ainsi qu'une galerie haute pour les œuvres anciennes.

Parmi celles-ci, deux petites natures mortes du XVIII^e siècle par Sébastien Stoskopff, emplies d'intériorité, de densité, qui me révèlent la parenté entre les objets frugaux réunis par le peintre et les grands sculptures silencieuses et massives reposant en une sorte d'attente dans l'atelier. Rencontre qui donne la clef d'un beau dialogue de près de trois années avec Annette Haudiquet, la conservatrice, Cyril Neyrat et Pierre Creton, coréalisateur de plusieurs de nos films. Poser, garder – laisser reposer pour mieux regarder – donneront le climat, puis le titre de cette exposition.

Vincent Barré 24.10.11

Ci-contre. *Outre 3-4*.

Du 18 juin au 4 septembre 2011.

Mars 1999, fonte de fer (fonderie Devaux-Werts),

240 x 80 x 60 cm, décroissant.

Prêt de l'artiste, courtesy galerie Bernard Jordan.



VINCENT BARRÉ EN QUELQUES DATES

Né en 1948 à Vierzon. Vit et travaille à Paris et à Saint-Firmin-des-Bois.

NOVS, décembre 2010/mars 2011 Vincent Barré / Sylvain Dubuisson, commissaire Laurent Salomé. Catalogue, textes de Laurent Salomé, Philippe Hardy, Vincent Barré et Sylvain Dubuisson.

Re-posser / Re-garder, juin/septembre 2011, musée Malraux, commissaire Annette Haudiquet. Catalogue, textes d'Annette Haudiquet, Paul Chemetov, Cyril Neyrat.

Sur mesure, musée Réattu, Arles, juin/décembre 2011, commissaire Michèle Moutashar.

L'inventaire, Vol. I, 1983.001.1/ 1984.079.4, Frac Haute-Normandie, musée de Louviers, commissaire Véronique Souben.

Le corps dévoilé, musée Eugène Leroy, Tourcoing, commissaire Évelyne-Dorothee Allemand, Yannick Courbès.

Musée Matisse, le Cateau-Cambrésis, octobre 2011, commissaire Dominique Szymusniak, à l'occasion de la donation Françoise et Jean-Pierre Causse.

Inventer des Mondes Singuliers, 3^e Biennale d'Yerres, propriété Caillebotte, commissaire Paul-Louis Rinuy, catalogue numéro spécial *Art Absolument*.

Vincent Barré est représenté par la galerie Bernard Jordan Paris-Zurich.

En préparation : *Aluminiums et grès de Sèvres*, galerie Bernard Jordan, Zurich, juin 2012.

